

## La rentrée

C'est le jour, les portes s'ouvrent. Les roues strient l'asphalte, les trottoirs entendent les cris des enfants, ils partent retrouver leurs camarades. Chacun va vers sa place, éloigné de son copain, la mienne je sais où elle se trouve même si je n'ai pas l'autorité de tenir la main de mon amoureuse. Elle s'appelle Eva. Cela fait des années que ma flamme est déclarée. Je compte sur mes doigts. Tous les jours, je reprends mon calcul. C'est important. Je ne voudrais pas oublier une rentrée. Petite section, un an ; moyenne section, deux ; grande section, trois. Le CP ? Une année tronquée où je n'avais pas pu embrasser ma mamie. Au cours de mes promenades, j'ai eu le droit de me dresser sur les pieds, de tendre mon doigt vers la sonnette collée sur le pilier du portillon. Maman, mon gant ! Sinon mamie va mourir. Elle ne va pas mourir, elle peut tomber malade, c'est tout !

La clef tourne dans la serrure, la clenche bascule, j'attends le clic qui ouvre sur un sourire, je peux pousser le portillon de fer et avancer jusqu'au trait qui coupe l'allée de gravillons blancs. Et Mamie avance jusqu'à son trait à elle. C'est papa qui a pensé à cette ruse. Elle nous permet à tout deux d'avancer l'un vers l'autre, elle pose sur la table-frontière du jardin des crêpes, ou des gaufres, enveloppées dans un torchon. A son tour, elle récupère une soupe dans une boîte. Quand il se pose enfin sur moi, le visage de mamie s'illumine tout doux, tout câlin, si parcheminé. Un visage d'amour qui dit son envie d'embrasser son petit fils qui lui manque tant, une larme coule pour dire que c'est interdit, que c'est bien dommage, que le petit n'a pas le droit de l'embrasser, interdit de s'approcher de son doudou qui berce son cœur de petit garçon. Mamie prend très au sérieux mes amours enfantines, pas comme papa et maman qui disent qu'il y aura d'autres rencontres, d'autres fiancées. A chaque école, tu trouveras une nouvelle copine.

Derrière ma mine renfrognée, je sais que ce n'est pas vrai, mais ce discours de grandes personnes n'est même pas intelligent.

Alors, je me mets à réfléchir que les parents d'Eva se moquent aussi d'elle, peut-être qu'ils lui ont dit que je ne l'aimerais plus, que deux mois sans se voir, c'est une épreuve, que les choses peuvent changer, surtout quand on est enfant. Des conneries de grands qui croient tout savoir.

N'empêche le doute s'est installé. La journée j'y pense, la nuit aussi, quand je n'arrive pas à dormir. J'appelle Eva dans mes rêves en forme de souvenirs, qu'elle m'apaise pour que les nuages sombres du doute s'étirent et s'enfuient sous son souffle d'amour.

Dans quelques minutes, je vais savoir. Mon cœur explosera ou se brisera en mille morceaux.

Il faut retenir le temps, traîner les pieds, rajuster les scratches des chaussures, pousser un caillou vers le caniveau que personne ne se fasse mal. L'école se verra après le petit virage, parents et enfants s'étireront sur les trottoirs en train de bavarder. Certains attendront là, c'est aussi un lieu de rendez-vous pour les grands. Encore dix pas, neuf, huit... je saurais.

Nous avons convenu que le premier attendrait l'autre au pied du feu rouge, à côté du policier qui arrête les voitures et fait passer les gens. Le premier voit arriver l'autre, l'autre voit celui qui vient à sa rencontre.

Quand l'un n'est pas là, l'autre est morose. La maîtresse le sait. Au début, elle amusait les enfants en demandant en pleine classe : « Est-ce que tu es triste parce qu'Eva est malade ? Oui, madame. Elle va revenir, allez sourit. Je souris quand elle est là. La maîtresse est gentille, elle nous comprend. Ce n'est pas comme le maître précédent qui ne voulait pas qu'on se tienne la main dans la cour. Il ordonnait qu'on joue à des jeux bêtes où il faut se courir après, où les grands nous font tomber car on empiète sur leur zone de jeux. On avait seulement le droit de se tenir main dans la main dans les rangs pour entrer en classe, quand il n'avait pas la manie de nous séparer, pour nous apprendre le « vivre ensemble », disait-il. Alors on se regardait et nos yeux disaient que vraiment les grands ne saisissent pas grand-chose à la vie.

Maman regarde sa montre, ce n'est pas bon signe. Allez, grouille ! On est en retard. J'ai de la chance, un livreur barre le passage avec son transpalette et ses cartons géants. Car à cet endroit je commence à voir. Je n'ai pas besoin de lever les yeux, mon cœur se met à battre. J'aimerais maîtriser ses cognements dans ma poitrine. Tu as chaud, mon chou ? On a marché trop vite ? Allez, on est presque arrivé. Vite, ils commencent à entrer.

Pourquoi ai-je levé les yeux ?

Il n'y a personne au poteau de fer ; le policier au milieu de la route, bras levés, tourne le dos aux voitures, les moteurs s'impatientent. Eva n'est pas là, elle n'est jamais en retard. Ses parents ont eu raison de nous, ce n'est pas possible. Mon cœur s'arrête, je me sens devenir tout pâle, les jambes cotonneuses n'avancent plus. Les semelles rabotent les pavés salis par les feuilles et branches arrachées par le vent de cette nuit.

La main de maman me lâche. Fais-moi un bisou ! Je file. Je vais être en retard au boulot.

Mon cartable tire mes épaules, me casse le cou. Le silence couvre la cour au fur et mesure que les enfants s'alignent devant leur porte. La mienne est dans l'angle, un rideau de grands cache la vue. La journée sera triste, celle de demain pire encore. Ce doit être ça la jalousie. C'est terrible cet étai qui enserre ma poitrine. Il me faut affronter la réalité. Eva tiendra la main de qui ?

Je la vois, toute seule au bout des deux rangées parallèles, bien écartées.

Elle ne m'a pas vu... elle tient la tête baissée... elle ne m'a pas attendu... trop pressée ou par manque de confiance ; elle entend mes pas, elle se retourne, je vois sa surprise, ses doutes s'effacent, mes pas s'allongent pour la rejoindre.

Nos corsets se desserrent, l'air pénètre à nouveau, la vie reprend son cours de certitudes.